



HAL
open science

Giorgio Bassani, une mémoire toujours actuelle

Sophie Nezri-Dufour

► **To cite this version:**

Sophie Nezri-Dufour. Giorgio Bassani, une mémoire toujours actuelle. Cahiers d'Etudes Romanes, 2016, Fragments de mémoire européenne. Semprùn, Levi, Bassani 33, pp.91-98. hal-01434020

HAL Id: hal-01434020

<https://amu.hal.science/hal-01434020>

Submitted on 13 Jan 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Giorgio Bassani, une mémoire toujours actuelle

Sophie Nezri-Dufour

Aix Marseille Univ, CAER, Aix-en-Provence, France

L'œuvre de Bassani, ancrée dans la Ferrare du fascisme et de la déportation, décrit les différents mécanismes d'une idéologie qui dénote un refus de la différence culturelle, politique et identitaire. Dans l'ensemble de ses récits, Bassani dépeint les multiples ruptures sociologiques et psychologiques que le *Ventennio* a provoquées dans une société italienne où juifs et catholiques, pourtant si semblables, ont vu leur chemin se séparer dramatiquement.

Bassani n'aura de cesse de narrer et de redonner un sens et une structuration au chaos historique. Analysant sans haine mais sans complaisance une société qui s'est trahie elle-même, il décria le processus d'une montée des intolérances au sein d'une société apparemment normale, bourgeoise. Déconstruisant la mentalité de l'époque, il montre comment l'Europe a réalisé l'innommable, par simple intolérance de l'Autre.

L'élaboration littéraire de son expérience et de son destin aboutit ainsi à la création d'une œuvre qui se présente comme un patrimoine collectif dans lequel ses lecteurs, italiens et européens, juifs et non-juifs, sont confrontés à des questions fondamentales, liées à des préoccupations encore brûlantes et très actuelles: la haine de l'autre, l'antisémitisme, la lâcheté et l'indifférence d'une collectivité prête à répondre aux sirènes du fascisme.

L'opera di Bassani, ancorata nella Ferrara del fascismo e della deportazione, descrive i diversi meccanismi di un'ideologia che denota un rifiuto della differenza culturale, politica e identitaria. Nell'insieme dei suoi racconti, Bassani dipinge le numerose rotture sociologiche e psicologiche che il Ventennio ha provocato in una società italiana in cui i destini degli ebrei e dei cattolici, pur così simili, si sono separati drammaticamente.

Bassani narra e tenta in permanenza di dare un senso e una strutturazione al caos storico. Analizzando senza odio ma senza compiacimento una società che ha tradito sé stessa, descrive la crescita progressiva delle intolleranze in seno a una società apparentemente normale, borghese. Decostruendo la mentalità dell'epoca, mostra come l'Europa ha commesso crimini indicibili, per via solo della sua non sopportazione dell'Altro.

L'elaborazione letteraria della sua esperienza e del suo destino giunge alla creazione di un'opera che si offre come patrimonio collettivo nel quale i suoi lettori, italiani ed europei, ebrei e no, sono confrontati a questioni fondamentali legate a preoccupazioni ancora brucianti e molto attuali: l'odio dell'altro, l'antisemitismo, la viltà e l'indifferenza di una collettività pronta a rispondere alle sirene del fascismo.

L'œuvre de Bassani est directement liée à son expérience personnelle et historique: né d'une famille juive ferraraise pendant la Première Guerre mondiale alors que son père s'est porté volontaire sous les drapeaux, il connaît une jeunesse bourgeoise des plus heureuses jusqu'au jour où les lois antisémites de 1938 bouleversent définitivement sa vie. Dès lors, l'écriture se présentera à lui comme un besoin vital aussi crucial que sa participation à la Résistance, effective dès 1937, face à la dictature fasciste.

Bassani est né à Bologne en 1916. Sa famille, de la haute bourgeoisie juive de Ferrare, est parfaitement intégrée et très patriote.

Bassani passe son enfance et son adolescence à Ferrare, épice de son œuvre à venir. Son adolescence est extrêmement heureuse, harmonieuse, insouciant.

Durant le *Ventennio*, Ferrare est une ville fasciste, conformiste et réactionnaire. Son père est d'ailleurs un fasciste de la première heure.

En 1934, Bassani s'inscrit à la faculté de lettres de l'Université de Bologne et, en 1936, il fréquente de nombreux intellectuels anti-fascistes, de l'École Normale de Pise et, clandestinement, une ancienne institutrice, Alda Costa, socialiste et conspiratrice antifasciste, suspendue de ses fonctions d'enseignement pour subversion politique. C'est la future Clelia Trotti.

Il écrit et publie des nouvelles. Son mentor à l'Université et professeur d'histoire de l'art, Alberto Longhi, l'encourage à se consacrer à l'écriture.

C'est à cette époque que les premiers professeurs antifascistes sont expulsés de l'Université. Bassani est scandalisé. En 1937, les frères Rosselli, résistants anti-fascistes, sont tués en France par les fascistes d'extrême-droite de La Cagoule. Bassani entre en contact avec le mouvement qu'ils ont formé, *Giustizia e Libertà*, mouvement d'intellectuels de gauche mais non marxistes. Commence alors son activité clandestine antifasciste, très active.

En 1938 sont promulguées les lois raciales. De nombreuses mesures empêchent désormais les juifs de vivre normalement, d'aller à l'école, d'enseigner, d'être fonctionnaires de l'État, de faire partie d'organismes et de cercles culturels, associatifs ou sportifs.

Pour Bassani, ces mesures raciales représentent un véritable traumatisme, d'autant plus qu'il se sent nettement plus italien que juif et ne perçoit aucune différence entre lui et ses amis devenus « aryens », de « race italique ».

Il s'agit d'une terrible blessure et d'une vraie mort sociale pour le jeune ferrarais. Ces lois sont d'autant plus absurdes que les juifs à Ferrare sont bourgeois et fascistes, comme les autres. Dans le reste de l'Italie, la situation est cependant différente, et les juifs ne suivent le fascisme que de manière limitée.

Aux yeux de Bassani, ces lois sont une nouvelle confirmation du caractère liberticide de l'idéologie fasciste, une raison supplémentaire pour lutter et résister. Il enseigne à l'époque à l'école juive de Ferrare, transmettant aux élèves un message de résistance et de subversion.

Son activité dans la résistance le sauve du désespoir que connaissent alors tant de juifs italiens, notamment son père, trahis par une patrie qu'ils pensaient être la leur. C'est aussi pour cela qu'il refuse d'émigrer.

Il est souvent en mission secrète, et a l'occasion de travailler avec les principaux représentants de la résistance italienne. En 1943, les événements se précipitent. Informée par des délateurs, la Police arrête de nombreux antifascistes en mai 1943 et, parmi d'autres, Bassani, ainsi qu'Alda Costa, l'enseignante socialiste.

Il sort de prison le 26 juillet, après la chute de Mussolini puis l'armistice, immédiatement suivi de l'invasion de l'Italie du Nord par les Allemands et de la création de la République de Salò.

Trois mois plus tard, le 15 novembre, ses compagnons de Résistance de Ferrare sont arrêtés et fusillés par les fascistes devant le château de la ville avec neuf autres personnes. Lui aussi aurait dû faire partie de la liste des victimes: les fascistes se sont présentés à son domicile, mais il venait juste de partir à Florence.

En 1943, 183 juifs seront déportés de Ferrare. Une partie de la famille de Bassani périt à Buchenwald; ses parents et sa sœur réussissent cependant à survivre aux rafles en s'enfuyant à Florence, cachés dans une armoire dissimulée à l'intérieur d'un camion.

Un devoir de mémoire

On comprend ainsi que, comme beaucoup de victimes de la persécution, Bassani considérait qu'il ne pouvait faire abstraction de ses racines, de son expérience, du destin de sa famille en grande partie déportée et disparue à Buchenwald. Aussi deviendra-t-il le témoin et l'historiographe de la Ferrare fasciste, cherchant une écriture qui puisse relater avec le ton juste, toujours sobre et pudique, une réalité historique très particulière. Son objectif fut en effet de trouver un langage approprié, qui ait un sens moral et laisse transparaître la raison pour laquelle l'écriture devenait une nécessité.

Cependant, lorsque Bassani écrit, ce n'est pas seulement en tant que victime; il est avant tout un antifasciste, un politique, un ancien résistant, un opposant. Selon lui, le rôle de l'écrivain est précisément de ne pas craindre de s'opposer: écrire est l'occasion pour lui de dénoncer et de revenir sur un passé que beaucoup veulent oublier. Un passé qui en plus a forcément un impact sur le présent.

Il enquête ainsi sur la violence morale et politique de l'époque fasciste, en analysant et déconstruisant certains faits, certains événements, certaines attitudes afin de poser les questions nécessaires à la mise en lumière de certains comportements collectifs durant des périodes de crise. Plusieurs de ses récits ont d'ailleurs été réécrits quatre fois, ce qui démontre l'éthique du travail littéraire d'un écrivain très exigeant envers lui-même : il se sent responsable des autres, notamment des personnages qu'il crée et qui sont pour lui des individus à part entière qu'il faut respecter car ils représentent des êtres qui ont souffert et ont subi des destins non choisis.

Ils ont vécu les lois raciales, la déportation, Buchenwald, et méritent d'être traités avec toute la pudeur et la prudence littéraire nécessaires. Le sens de la vie dont ces gens ont été privés, il veut le restituer en quelque sorte par l'écriture, en recréant des parcours de vie qui ressuscitent avec finesse des existences détruites et remettent un peu d'ordre, de sens et de vie dans le chaos de l'absurdité.

À ce propos, on rappellera que la littérature de la Shoah en Italie fut un phénomène qui ne se manifesta qu'à la fin des années 1970. Par contre, Bassani, tout comme Primo Levi, commença très tôt son œuvre de témoin, même si son message ne fut pas toujours perçu avec l'empathie ou tout au moins la sympathie à laquelle on aurait pu s'attendre : la société italienne, comme celle de toute l'Europe, voulait oublier les horreurs de la guerre et regarder vers l'avenir, sans s'interroger sur ses éventuelles responsabilités.

Dans l'ensemble des récits de l'auteur ferrarais, on perçoit à travers l'évocation de souvenirs douloureux la nécessité de rappeler ce qui fut et d'offrir une sépulture à ceux qui n'eurent pas la chance d'en avoir. Écrire consistait pour Bassani à sauver les victimes d'une seconde mort. S'il y eut une raison, du moins initiale, à son écriture, ce fut bien celle-ci : parler d'une des expériences les plus terribles que l'humanité ait affrontées était un devoir pour lui, sa vision du poète – au sens large du terme – étant celle de l'homme qui écrit pour que l'oubli ne survienne pas : « Une humanité qui oublie Buchenwald, Auschwitz, Mauthausen, je ne peux l'accepter, disait-il. J'écris pour que l'on s'en souvienne¹ ».

Se référant à l'un de ses personnages, un survivant des camps qui miraculeusement retourne à Ferrare, Geo Jozs, et qui présente plus d'une similitude avec lui, il expliquait :

Geo Jozs revient du royaume des morts dans une ville après tout normale.
Mais les poètes aussi, si ce sont vraiment des poètes, reviennent toujours du

1 Giorgio Bassani, *Opere*, Milano, Mondadori, « I meridiani », 1998, p. 1326.

royaume des morts. Ils y ont été pour devenir poètes, pour faire abstraction du monde, et ils ne seraient pas poètes s'ils ne cherchaient pas à revenir de là-bas, parmi nous².

Un auteur dérangeant

Dans *Une plaque commémorative via Mazzini*, la présence de ce survivant revenu à Ferrare, Geo Josz, qui ne cesse de raconter son expérience atroce et la mort de ses proches, est emblématique. Revenu des camps de la mort, il est un *alter ego* de l'auteur qui ne va cesser de renvoyer volontairement ses compatriotes à leur mauvaise conscience : les lois raciales et la déportation.

En outre, contrairement aux récits de résistance célébrant les aspects héroïques de la nature humaine qui eut raison du mal, Bassani veut construire une mémoire collective fondée non sur une vision positive de l'homme mais sur la responsabilité et les erreurs de tous. Précisément comme Geo, Bassani est le survivant qui considère qu'une collectivité ne peut se reconstruire sur des bases solides et songer à recréer une société nouvelle si elle ne revient pas sur son passé et sur ses erreurs.

Geo Josz, l'ancien déporté, le survivant victime du fascisme, dérange par sa présence même et par son apparence : il symbolise la nécessité de conserver le souvenir mais connaît du coup, paradoxalement, l'exclusion, l'isolement.

Bassani fut d'ailleurs l'un des premiers à dénoncer le discours révisionniste ambiant qui fut une réalité dès les lendemains de la guerre. Geo revient du camp gonflé, couvert d'œdèmes ; pour les Ferrarais, cela signifie sans doute qu'il a « bénéficié d'un traitement très spécial, de faveur » :

Vu que pour l'heure personne n'avait jamais entendu parler d'un œdème *de la faim* (il s'agissait d'une plaisanterie, c'était clair, qu'il avait très probablement mise lui-même en circulation, le principal intéressé)³.

Bassani montre que les survivants non seulement n'eurent pas droit au respect ni à une écoute minimale, mais qu'ils furent parfois considérés avec suspicion : leur histoire semblait entraver un retour à la normalité, le désir de tourner la page et d'oublier les fautes collectives, les responsabilités de chacun. On voulut

2 *Ibidem*, p. 1323.

3 Giorgio Bassani, *Le Roman de Ferrare*, traduit par Michel Arnaud et Gérard Genot, Paris, Quarto Gallimard, 2006, p. 74.

à tout prix effacer le fascisme et la collaboration, les fautes du régime et des Italiens qui avaient participé à son avènement et collaboré au pire.

À la fin d'*Une plaque commémorative via Mazzini*, Geo hurle face à l'indifférence générale; c'est un cri inhumain, animal; mais c'est aussi le hurlement métaphorique de Bassani lui-même: dans ce cri se concentrent en effet toute la mémoire et toute l'impuissance des survivants et des témoins non écoutés. Après les atrocités de la République de Salò, après la réconciliation nationale qui eut lieu dès le lendemain de la guerre et qui amnistia en Italie tous les bourreaux, Bassani s'éleva pour dénoncer une Italie qui semblait ne rien avoir appris des lois raciales et de la Shoah.

Dans la nouvelle ci-dessus mentionnée, Bassani dénonce donc une absence totale de prise en considération de la tragédie juive, de la spécificité de la Shoah, un déni extrême de la société face à son passé. Geo Josz est comme le marin de Coleridge, qui impose le récit de ses terribles aventures à une société indifférente qui souhaite faire la fête. Il est un élément perturbateur qu'il faut éliminer car il entrave la reprise d'une vie normale. Se réalise alors le cauchemar le plus fréquent de tous les déportés qui hantait notamment Primo Levi, avec insistance: revenir pour raconter, raconter mais ne pas être écouté, cru.

Dénonciation du discours fasciste

L'écriture de Bassani est donc une « écriture du ressentiment », même si le ton est retenu, pudique. Il dénonce l'hypocrisie criminelle du fascisme qui collabora à la Shoah, mais que tout le monde sembla comprendre à l'époque et justifier. Pour cela, il utilise le discours indirect libre qui permet de livrer directement les pensées les plus ignobles des Ferrarais:

Il fallait comprendre. Ces derniers mois, le Duce s'était trouvé dans la nécessité "i-né-vi-ta-ble" de faire croire aux démocraties occidentales que l'Italie était désormais étroitement liée à l'Allemagne. Quel argument plus persuasif eût-il pu trouver, pour cela, qu'un peu d'antisémitisme⁴?

Les fascistes ferrarais se cachent derrière des discours spécieux, d'une mauvaise foi criminelle, pour ne pas reconnaître l'injustice et l'absurdité des lois raciales, et c'est ce que dénonce Bassani: leur mentalité et leur médiocrité morale dont s'est amplement nourri le fascisme.

4 *Ibidem*, p. 236-237.

Dans *Une nuit de 43* qui relate des représailles à la suite d'un attentat contre un dirigeant fasciste, Bassani dénonce à nouveau les Ferrarais qui ont livré aux bourreaux des concitoyens innocents, en indiquant notamment leur adresse. Il décrit en outre une ville entière prête « à faire bonne figure aux assassins, à faire publiquement acte d'adhésion publique et de soumission à leur violence⁵ ».

Plus que les fascistes de Salò, Ferrare est considérée par Bassani comme la principale coupable. Il décrit une bourgeoisie qui a réussi à justifier la rafle des juifs de Ferrare et l'assassinat de onze innocents. Reprenant les mots et les discours des Ferrarais où transparaissent leur lâcheté et leur égoïsme, il nous livre leurs raisonnements fallacieux, où les valeurs sont renversées, inversées, où règne une lâcheté sans bornes, faite de peur et d'une grande vulgarité d'esprit, d'un manque d'empathie pour des citoyens qu'ils ont pourtant côtoyés pendant des années.

C'est réellement un monde à l'envers que décrit Bassani. La justice et la droiture semblent avoir totalement disparu d'une collectivité qui s'enfonce dans l'ignominie et l'indignité. Bassani dénonce ainsi l'arrogance des bourgeois, leur irresponsabilité et le phénomène de refoulement d'une société qui ne veut pas admettre sa complicité dans des événements innommables.

Une analyse sociologique et anthropologique

Ainsi, l'étude que Bassani va mener est-elle une véritable analyse sociologique sur le fascisme de la bourgeoisie de Ferrare, une recherche sur ce qu'il appelle l'« hydre habituelle, aux mille et mille visages, de la conscience, ou inconscience collective⁶ ».

Dans ses récits, Bassani analyse les racines du mal et démontre que le fascisme n'est pas seulement un phénomène politique mais également la manifestation de l'ignorance, de la lâcheté et d'une grande paresse intellectuelle. Dans *Les Lunettes d'or*, l'exclusion du médecin homosexuel Athos Fadigati et du jeune étudiant juif reflètent en effet le drame de tout persécuté par une société incapable d'intégrer dans ses schémas mentaux ceux qui ne correspondent pas à la norme religieuse ou sexuelle.

Il montre notamment de quelle manière les juifs ont été peu à peu exclus d'une collectivité qui prônait le monolythisme idéologique et pseudo-racial: le bon Italien était alors l'Italien catholique et hétérosexuel. Sans raison

5 *Ibidem*, p. 147.

6 *Op. cit.*, *Opere*, p. 940.

aucune, le fascisme transforma les autres en apatrides et les condamna à la marginalisation, à l'exclusion.

Dans ce contexte, Bassani analyse et dépeint une Ferrare pour laquelle les lois raciales deviennent presque providentielles puisqu'elles permettent de déplacer les vrais problèmes et d'en créer de nouveaux qui ne remettent pas en cause la collectivité et ses valeurs, mais au contraire la soudent. Comme dans toute période de crise, Bassani laisse comprendre que le recours à un bouc émissaire va permettre à la communauté de se resouder, de se retrouver dans une unité supposée, une uniformité culturelle et raciale supposée. Chasser l'autre devient l'occasion de recréer le « nous », sur de mauvaises bases évidemment. Les Ferrarais l'expliquent eux-mêmes : si Mussolini a opté pour l'antisémitisme d'État, c'est qu'il fallait bien « rester unis et sauver ce qui pouvait encore être sauvé...⁷ ».

Bassani étudie ainsi le fascisme comme une maladie qui s'est répandue dans la société, et il réalise cela à travers le récit de vies, de tranches de vie : chez Bassani, Histoire publique et histoire privée se fondent, de la même manière que l'auteur mêle témoignage et étude anthropologique. L'originalité de Bassani réside en effet dans sa capacité à mêler faits individuels et événements historiques afin de mieux révéler une réalité complexe. Il étudie ainsi l'attitude de l'individu face aux événements, mais aussi face à la nécessité de faire des choix, à la possibilité de dire non et d'assumer ses responsabilités.

7 *Op. cit., Le Roman de Ferrare*, p. 146.